

Le bonheur de ne pas se comparer — Mt 20, 1-16

*Prédication du 3e dim av. le Carême — Septuagésime (13 févr. 2022) au Temple Neuf —
Pasteur Rudi Popp*

La définition du bonheur, ou du plus grand des plaisirs, c'est de gagner cent euros de plus que son beau-frère.

Et vous comprenez immédiatement que cette boutade n'est pas qu'une plaisanterie, si votre beau-frère gagne cent euros de plus que vous.

Humains que nous sommes, nous nous comparons aux autres humains. C'est ainsi. Et ce n'est pas qu'un défaut : si la comparaison n'est certainement pas raison, selon le dicton, elle aide parfois à se motiver, à consentir à changer en apprenant ce que d'autres font différemment et avec plus de pertinence.

Or, notre société de compétition a poussé le bouchon de la comparaison très loin. Beaucoup de relations semblent uniquement servir à permettre la comparaison : le système de notation à l'école, ancien style, avait principalement cette fonction ; les soi-disant Jeux olympiques actuellement en cours en sont une autre une illustration évidente. L'obsession de la comparaison est aussi un des moteurs puissants d'Internet.

Grosso modo, Internet est subdivisé en deux sections : la première section vous propose par tous les moyens - Facebook, Instagram & compagnie - de vous comparer en permanence aux autres, avec une tromperie évidente dont tous feignent d'être dupe ; puis, paradoxalement, l'autre division d'Internet vous explique, dans des milliers de vidéos et de pages de psychologues de cuisine, qu'il ne faut jamais, en aucun cas, se comparer aux autres. Comme quoi, quand on nous dit qu'Internet rend la vie plus facile...

Non seulement vous soupçonnez votre voisin de passer des vacances sur des plages de rêve, mais vous avez à présent tout loisir, assis dans votre cuisine pendant qu'il pleut devant la fenêtre, de regarder en direct ses vidéos de baignade sous le soleil sur sa page Facebook.

Non seulement vous êtes attiré magnétiquement par ce monde parfait des autres, dont vous vous excluez en vous y comparant, mais en plus, ses habitants, toujours mieux coiffés que vous, vous expliquent que vous faites une erreur fatale en vous comparant à eux, et que c'était très mauvais pour la santé de votre fragile bonheur.

La « parabole des ouvriers de la onzième heure » joue avec ces réalités humaines de la comparaison, et en même temps, se joue de ses réalités. Cette histoire ne s'épuise pas à annoncer la banalité de l'inégalité, à se plaindre que le monde soit injuste. Sa visée n'est pas non plus purement psychologique, pour m'apprendre à ne pas me comparer aux autres. Elle propose de me situer non pas par rapport aux autres, mais par rapport à Dieu.

Elle s'ouvre sur un titre et se conclut par une déclaration finale presque identiques : « Beaucoup de premiers seront derniers et beaucoup de derniers, premiers. (...) Les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers. »

Cette parabole du Royaume décrit une scène au départ assez banale à l'époque : un propriétaire terrien sort au petit matin pour embaucher des journaliers. La nature du travail n'intéresse pas Jésus. Seuls entrent en considération la période d'embauche et le versement du salaire, le soir venu.

Un contrat est fixé avec les premiers ouvriers. Trois heures plus tard, la même scène se déroule. Mais la parabole devient plus floue : « Je vous donnerai ce qui est juste », dit le maître de maison. La formule est ambiguë. Nouvelles embauches trois heures et six heures plus tard, cette fois sans plus de précision. Dernière embauche trois heures avant la fin de la journée, occasion d'un dialogue surprenant : le maître de maison pratique une forme d'aide au chômage !

Le soir venu, l'ordre est donné de payer les ouvriers. L'effet du récit, la surprise est suscitée par le fait de commencer par les derniers, les ouvriers de la onzième heure, et de les payer au même tarif que ce qui était convenu avec les premiers, suscitant ainsi chez eux l'espoir d'un salaire supérieur. C'est évidemment le fait de recevoir le même salaire qui va déclencher la colère. La définition du malheur, c'est de gagner moins, par heure, que son collègue embauché sur le tard.

En tant qu'auditeurs de la parabole, nous sommes contestés dans ce que nous considérons comme allant de soi : que le salaire soit proportionné au travail. Qu'on puisse donc comparer l'effort au salaire. Cette conception de la justice rétributive, nous

l'avons bien imputée au maître quand il a dit : « Je vous donnerai ce qui est juste ». La question est de savoir ce qu'entend le maître par « ce qui est juste » ?

C'est ce que va tenter de montrer le dialogue final. Les deux points de vue sont confrontés. Le point de vue des ouvriers est normal et compréhensible : l'égalité apparente est signe d'inégalité ; l'égalité des salaires est ici signe d'inégalité de traitement.

Le point de vue du maître est radicalement différent. Il rappelle que le contrat a été honoré avec l'ouvrier de la première heure ; il affirme sa totale liberté, et enfin il émet des soupçons sur l'état d'âme de son interlocuteur. Quelle que soit la réponse de l'ouvrier aux propos du maître, elle le discrédite : « Es-tu jaloux parce que je suis bon ? » S'il répond « oui », il est disqualifié moralement. S'il répond « non », on lui demandera alors pourquoi il proteste.

Le résultat est la complète remise en question de l'image que nous nous faisons du monde et de la vie. Une autre proposition est ici faite, d'un monde et d'une vie qui pose une autre compréhension du rapport au mérite, mais surtout du rapport à soi-même et aux autres.

Car celui qui fait cette proposition de vivre autrement dans le monde n'est pas n'importe qui. C'est Jésus au nom du Royaume qui vient. C'est de la logique du Royaume qu'il est question ici. En d'autres termes, le « patron » n'est pas n'importe quel patron, et la réalité décrite ici n'est pas la réalité de ce monde. La logique du Royaume suppose que chacun a le même droit de vivre, indépendamment de sa force ou de la quantité de travail.

Ce que cherche à faire surgir cette parabole chez nous est une autre compréhension de Dieu, de nous-mêmes et des autres. La parabole m'invite à me reconnaître d'abord moi-même, ainsi l'autre, indépendamment de mes qualités ou propriétés, de ses qualités ou propriétés.

Le dernier verset radicalise le propos du titre : ce ne sont pas seulement « beaucoup », mais plus généralement « les » premiers qui seront les deniers, et réciproquement. Un changement profond de système de valeurs est ainsi proposé.

Non seulement notre bonheur (ou malheur) ne peut être comparé à celui des autres, mais, devant Dieu, il relève d'une intime conviction de savoir que j'ai justement reçu ce

dont je devais vivre. Mon bonheur est d'être heureux de tout ce que j'ai reçu, de ce que Dieu m'a prêté pour vivre.

La véritable difficulté de ma vie est d'apprendre à se souvenir de ces dons, plus que de me forcer à ne pas me comparer à ce type super-cool dans sa splendide voiture de sport en me forçant à penser qu'il doit être terriblement endetté, en plus de ses problèmes de virilité. Et ce n'est pas en m'interdisant de penser que la vie de cette femme sans enfants, toujours libre et disponible, n'est peut-être pas qu'un rêve d'indépendance et de possibilités, que j'arriverai mieux à me saisir de ce qui m'est donné à vivre. Lutter psychologiquement contre la comparaison aux autres ne suffit pas.

La parabole des ouvriers de la onzième heure invite plutôt à célébrer l'immense bonheur que Dieu a mis dans chaque cœur, afin que « chaque jour, à chaque heure, en moi il ait sa demeure », pour que je puisse dire, et encore mieux, chanter : que ma vie, telle que tu me la donnes, soit une fleur, un parfum pour toi, Seigneur ! Amen.